Document généré le 18 avr. 2024 11:38

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Le nord du Puyjalon

Récits du Labrador d'Henry de Puyjalon. Introduction, notes et chronologie de Daniel Chartier. Imaginaire du Nord, « Jardin de givre », 201 p.

Vincent Charles Lambert

Numéro 224, janvier–février 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/16733ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lambert, V. C. (2009). Le nord du Puyjalon / *Récits du Labrador* d'Henry de Puyjalon. Introduction, notes et chronologie de Daniel Chartier. Imaginaire du Nord, « Jardin de givre », 201 p. *Spirale*, (224), 47–47.

Tous droits réservés © Spirale, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le nord du Puyjalon

RÉCITS DU LABRADOR d'Henry de Puyjalon
Introduction, notes et chronologie de Daniel Chartier
Imaginaire du Nord, « Jardin de givre », 201 p.

par VINCENT CHARLES LAMBERT

L'histoire d'Henry de Puyjalon est d'abord le récit d'une émigration insolite : depuis les grands boulevards parisiens jusqu'à une tente à demi-enneigée, quelque part dans une forêt de la côte Nord du fleuve Saint-Laurent. On se demande bien sous quelle pulsion irrépressible un être aussi incrusté dans la bohème de Paris — comme il le confiait à Léon Ledieu, il fut l'un des fondateurs du cabaret *Chat noir* — a pu s'embarquer vers Québec en 1872, avant d'y revenir en 1880 pour faire une analyse minéralogique à la demande du gouvernement du Québec. *« Près du monde, j'appartiens au scepticisme le plus hideux; loin de lui, tous mes doutes se dissipent et je deviens d'une candeur qui vous toucherait, s'il vous était possible d'en sonder la profondeur »*, écrit-il dans ses *Récits du Labrador*, que Daniel Chartier vient de rééditer à l'enseigne du Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord. L'édition comprend la photographie d'une cérémonie tenue en 1955 à l'Île-à-la-Chasse pour commémorer le cinquantenaire de la mort de Puyjalon, probablement non loin du récif où, aujourd'hui, se trouve la petite baie qui porte son nom. Avant de s'y établir, il habita une autre île de l'archipel de Magnan, l'île aux Perroquets, dont il fut le premier gardien de phare. C'est pendant ces années qu'il prépara ses monographies : *Petit guide du chercheur de minéraux* (1892), *Guide du chasseur de pelleterie* (1893), *Joseph Marmette* (1893), *Récits du Labrador* (1894) et une *Histoire naturelle à l'usage des chasseurs canadiens et des éleveurs d'animaux à fourrure* (1900).

Un territoire illimité

À cette époque, Arthur Buies est engagé par le ministère de la Colonisation pour réaliser un impossible *« tableau du Nord »* dont *Le Saguenay et le bassin du Lac Saint-Jean* et *L'Outaouais supérieur* sont les monuments, plus ou moins accomplis sur le plan littéraire. Il est dommage que Buies n'ait pas tiré de ses ouvrages *« historiques et descriptifs »* le genre de récits que nous a donnés Puyjalon et, à sa suite, le frère Marie-Victorin, moins avec les *Récits laurentiens* qu'avec les étonnants *Croquis laurentiens*. Pour Buies comme pour Puyjalon, nous pourrions dire que le Nord commençait beaucoup plus au Sud qu'aujourd'hui, mais fascinait d'autant plus par l'indistinction de ses limites et une sorte de résistance absolue à garder mémoire de nos passages. Comme l'écrit Buies : *« C'est que le Nord, ce Nord immense, jadis impénétrable [...], semble avoir gardé l'empreinte primitive d'une grandeur à lui propre, qu'on ne retrouve nulle part, grandeur souveraine qui défie l'imagination, qui repousse comme une témérité inexcusable, comme une profanation puérile toute tentative d'en reproduire une image même affaiblie. »* Et l'un des buts de Buies fut sans doute d'exacerber cette fascination pour ces *« immensités inconnues »*, pour ces *« solitudes »* offrant un défi inhumain à ceux qui avaient tourné le dos aux usines des États-Unis.

De cette grandeur terrifiante, de ces terres lumineuses où le sublime semblait vous guetter à chaque escarpement, les *Récits du Labrador* portent assez peu de traces. Pourtant, cette région avait tout pour attiser les imaginations, et elle fut d'ailleurs visitée par John James Audubon (1833), Eugène Dick lui consacra un roman-feuilleton (1897) et, pour ne citer qu'un exemple contemporain, Kenneth White en fit un beau poème à la fin de *La route bleue*, « Labrador ou le grand rêve éveillé ». Dans son introduction, Daniel Chartier rappelle que le Labrador *« demeure en géographie un territoire aux frontières floues »*. Il cite le géographe Henri Dorion : *« Le nom Labrador est un toponyme imprécis, à tous égards. L'origine en est problématique; son extension est très variable, selon les époques comme selon les auteurs; ses connotations historiques et physiographiques ont souvent été confondues. »* Le Labrador des *Récits* longe la côte Nord du Saint-Laurent de Sept-Îles à Blanc-Sablon, mais Puyjalon s'y réfère également en le faisant monter de Blanc-Sablon à la baie d'Ungava. Il écrit par ailleurs : *« La Suède et la Norvège, ces deux régions labradoriennes de l'Europe »*...

Le sourire du naturaliste

Malgré ce flou géographique, le Nord de Puyjalon est étonnamment peu propice à l'exaltation. Son mystère est ailleurs que dans sa démesure. Il renferme bien l'une de ces rêveries géologiques dont les journaux de l'époque offrent de nombreux exemples — pensons à la fameuse hypothèse du cataclysme que Buies emprunte à Horace Dumais pour en faire des pages mémorables sur la formation du fjord du Saguenay —, alors que, de son canot, Puyjalon observe dans un demi-sommeil la falaise éclairée par le feu d'un groupe de Montagnais : *« L'énergie de ce foyer était telle que le rayonnement de ses ondes pénétrait la muraille rocheuse et me permettait d'en distinguer les parties intégrantes. Sous l'influence de cette lumière inouïe, les transformations les plus singulières s'accomplissaient. Je voyais distinctement les granites, les gneiss et les micaschistes se décomposer en leurs éléments. »* Mais généralement, le naturaliste et le conteur l'emportent sur le poète. L'ouverture du récit inaugural, qui porte sur le maringouin — avant de parler du canard eider, du goéland, du loup-marin, de la mouffette, de l'outarde, du maquereau... —, donne le ton à l'ouvrage : *« Le maringouin, doté par la science du nom harmonieux de culex, a été connu dès la plus haute Antiquité. Il fut contemporain du paradis terrestre. Ses importunités contraignirent Adam et Ève, mais surtout Adam, à délaisser la feuille de figuier pour recourir à la dépouille des animaux à fourrure, encore bien rares, il est vrai, aux environs du jardin inimitable si malencontreusement perdu, pour une pomme, par nos aïeux. »* La familiarité, l'aisance du chroniqueur; la méfiance du simple observateur devant la rigueur scientifique; l'ironie du naturaliste quant à l'anthropocentrisme. Son humour n'est pas sans rappeler ce bon vieux Faucher de Saint-Maurice, qui a fait son éloge dans *L'Événement*, par exemple lorsque Puyjalon est pris dans une tempête au large de Natashquan : *« J'étais mouillé jusqu'aux os et dans l'impossibilité de me rouler une cigarette. Tout cela manquait de gaité. »* Rien de trop cérébral ou mélancolique dans ces récits à la science légère, mais l'émanation, en effet, d'une sorte de candeur dont nous sentons la force intérieure; le mot « respect » est le premier qui monte aux lèvres. On pense à ce que Nietzsche écrivait des Grecs, qu'ils étaient *« superficiels par profondeur »*; un peu comme ce curé qui marche quinze milles dans la neige (alors que la tempête rageait depuis trois jours) pour vérifier que Puyjalon est en sûreté : *« Il m'avait trouvé rêvant et était reparti sans rien me dire du dévouement qui l'avait amené jusqu'à moi. »*

Mais pourquoi Henry de Puyjalon est-il monté au Nord? Après la mort de sa femme, il passa les dernières années de sa vie dans la solitude de l'île-à-la-Chasse. En fait, on ne peut comprendre ses motivations en gardant à l'esprit ce désert voilé de légendes qu'était le Nord d'Arthur Buies. Puyjalon n'avait guère besoin d'être convaincu de sa présence improbable en ces lieux. Son Nord est étrangement resserré aux environs d'un campement, intime et pénétré du mystère des bêtes; c'est l'histoire d'un long compagnonnage dont nous n'avons que quelques aperçus. *« Vous entretiendrais-je des ressources du Labrador? Vous dirai-je à quel point la nature s'y est montrée prodigue de tous ses dons? »*, demande-t-il dans « Le Lièvre ». *« Non. Avant de parler de ces choses, je laisserai le présent m'entraîner encore quelques années vers l'avenir. [...] Je vous parlerai seulement des bêtes au milieu desquelles j'ai vécu, au milieu desquelles je voudrais toujours vivre, au milieu desquelles il me serait doux de mourir. »*